

Matrices actives et matrices admirables chez les médecins grecs d'époque classique

VIVIEN LONGHI
Université de Lille
vivien.longhi@univ-lille.fr

Je voudrais ici poser la question du rôle et de l'importance de la matrice dans la génération aux yeux de certains médecins anciens, d'époque grecque classique principalement¹.

Plusieurs décennies de recherches, pour beaucoup issues des *gender studies*, ont contribué à brosser le tableau général, désormais communément diffusé, d'une science et d'une embryologie ancienne qui dévaloriseraient systématiquement le principe féminin dans la conception, par d'habiles stratégies argumentatives de « dépossession », pour reprendre le lexique de l'anthropologue Françoise Héritier². On sait qu'en anthropologie

1 — Je remercie ici l'ensemble de l'équipe du laboratoire Halma de l'université de Lille qui m'a permis de proposer une première version de cet article et m'a fait profiter d'un bon nombre de commentaires précieux. J'adresse des remerciements tout particuliers à Jacqueline Fabre-Serris et aux deux rapporteurs anonymes de la revue *EuGeStA* qui m'ont permis de préciser et d'enrichir le présent travail.

2 — F. Héritier (2002) associe les savoirs grecs aristotéliens et galéniques pour établir sa thèse de la dévalorisation globale du principe féminin dans la génération. La femme est rendue passive et « dépossédée » ou dessaisie de « son pouvoir brut de fécondité » (voir notamment pp. 20-22 et

politique des mondes anciens, des recherches en cours tentent d'apporter un correctif à la thèse globale de « l'éternelle minorité » féminine dans les sociétés anciennes. Des lieux de singularité ont pu être mis en lumière, qui imposent de revoir partiellement les jugements globalisants, à la fois en ce qui concerne l'exercice de la citoyenneté, mais aussi dans la pratique civique de la religion³. Des singularités de ce type ont aussi été découvertes en histoire de la médecine. Du côté des pratiques du soin, un certain nombre de chercheuses ont mis en valeur le rôle des femmes dans les structures de soin des cités antiques⁴. On s'est intéressé aussi au rapport du médecin hippocratique aux femmes, tant en termes d'échange de connaissances que de relation de soin⁵. En ce qui concerne le corps féminin plus spécialement toutefois, sa dévalorisation par les médecins semble actée⁶. Pour l'utérus c'est l'imaginaire pathologique de la matrice errante qui a été principalement étudié, une matrice animalisée, ensauvagée, dangereuse⁷. Pourtant du côté de l'archéologie, on a constaté la présence d'utérus parmi les offrandes propitiatoires⁸. Les pierres et gemmes à visée apotropaïque ne donnent-elles pas aussi à voir des matrices dont on souhaite et vénère la puissance et dont est peut-être suggérée l'action efficace⁹ ? À l'écart de ces pratiques et croyances, les textes des savants

pp. 133-139, sur « le mécanisme de dépossession ». Une telle affirmation avait été précédée de travaux de spécialistes de l'antiquité, soulignant le principe de la supériorité du masculin sur l'inactivité ou passivité féminine. Voir notamment Sissa (1990, p. 70), dans *Histoire des femmes*, qui conclut à la passivité et infériorité de la femme chez tous les savants grecs.

3 — Voir notamment le point récent de Sebillotte-Cuchet (2016), à propos de pratiques « citoyennes » des femmes, avec un état de la question préliminaire. Voir pp. 199-202 pour un point bibliographique sur la réévaluation du rôle des femmes dans les pratiques religieuses. Voir aussi Boerhinger et Sebillotte-Cuchet (2013) pour une série de tableaux de femmes en action dans le monde grec.

4 — Voir les rappels sur ce point de Totelin (2009, pp. 116-118) et Dasen (2016), dans la présente revue, pour un article consacré à la question de « l'ars medica au féminin ».

5 — Voir l'article de Dean-Jones (1995) et celui de Bourbon (2012) sur la question spécifique de l'éthique du médecin hippocratique face à ses patientes. À rebours des *gender studies*, Bourbon tente la critique de ce qu'elle définit comme des lieux communs de la lecture d'Hippocrate issus d'approche féministes. Elle s'intéresse à une proto-éthique médicale et cherche à sauver certaines pratiques thérapeutiques hippocratiques de l'accusation de misogynie.

6 — Voir, pour se limiter aux études sur le corps Bodiou (2006, pp. 24-28), qui observe que n'est concédée au ventre qu'une force de cuisson et Bonnard (2007, p. 169) pour qui le corps féminin subit chez les médecins la loi implacable de dévalorisation selon le genre : « Il s'oppose à ce point au masculin – comme le dérèglement à la mesure ou l'anomalie à la norme ». Voir aussi Bonnard (2013), dont l'ensemble des remarques vont en ce sens.

7 — Aubert (1989, pp. 423-425), Dasen (2002, pp. 171-174), Bonnard (2007 et 2013, p. 18), Faraone (2011, pp. 1-4) pour des rappels sur cette matrice errante. Byl (2015) souligne particulièrement le zoomorphisme de cette dernière.

8 — Sur les *ex voto* utérins voir notamment les articles de Dasen (2004) et Flemming (2016) et le livre de Hughes (2017).

9 — Les motifs techniques désormais bien connus de la clef et de la ventouse médicale, constituent l'image d'une matrice dont il est probablement souhaité qu'elle soit forte. Voir pour cette représentation Dasen (2004, pp. 134-135) et de la même (2015, pp. 53-85) avec la bibliographie spécialisée qui y est donnée.

grecs ne représenteraient-ils toujours qu'une matrice pathologiquement errante, ou bien inerte et marquée du sceau de l'incapacité ?

C'est aux textes embryologiques de la médecine grecque qu'on veut revenir, avec pour but d'y déceler d'autres discours que ceux, plus connus, sur les vagabondages, les méfaits et les malformations de la matrice. On se propose de rechercher des lieux de singularité et des discours mineurs de la médecine qui insisteraient sur la force matricielle et son pouvoir sur l'embryon. On analysera d'abord des conceptions hippocratiques qui permettent de conclure à une certaine *action* matricielle, qui n'est pas nécessairement passive ou inerte dans la conception. On verra ensuite que certains médecins peuvent même donner libre cours à des discours élogieux : ils admirent ce θαῦμα que peut constituer la production embryonnaire dans le ventre des femmes. En conclusion, on se demandera si ces textes suffisent à constituer un élément de réhabilitation du féminin en général chez les médecins.

L'action de la matrice chez les médecins

Si Platon semble suggérer une force active de la matrice, tout au moins au début de la génération¹⁰, Aristote dément quant à lui la théorie démocritéenne d'un modelage intra-utérin¹¹. D'autres traditions plus tardives comme celle de l'*Ad Gaurum* de Porphyre évoquent une action et l'exercice d'une puissance matricielle¹². Les savoirs des philosophes sur le rôle exact de la matrice – si rôle elle a – semblent pluriels et susceptibles en tout cas de laisser la place, ponctuellement du moins, à l'explication

10 — Cf. *Timée* 91 c-d. La matrice et le phallus ont tous deux agents de la génération des êtres, avec des verbes actifs qui ont pour double sujet une ἐπιθυμία ou désir mâle (incarné par le sperme avide de sortir) et un désir femelle (incarné par la matrice qui aspire à la génération). Voir Dean-Jones (2000, pp. 103-104) et Brisson (2012, pp. 37-40), pour des commentaires de ce texte difficile.

11 — *Génération des Animaux* II, 4, cf. 740 a 34-38 : « mais les vaisseaux s'attachent à l'utérus comme des racines par lesquelles l'embryon se nourrit. C'est en effet pour cela que l'animal reste dans l'utérus et non, comme le dit Démocrite, pour que ses parties se modèlent sur celles de la porteuse ». Voir Morel (1995, pp. 162-164) et du même (2008, pp. 52-53), pour la théorie démocritéenne du modelage, qui se trouve rapportée et critiquée par Aristote en *GA*.

12 — Ce traité qui paraît relever de la tradition platonicienne évoque une matrice pourvoyeuse de puissance (συμφομένης τῷ σπέρματι ἐν τῇ μήτρᾳ δυνάμεως, 10, 1, ligne 4-5, éd. et trad. de Brisson *et al.*, 2012). Cf. aussi la notion « d'administration » par la matrice de la croissance du fœtus, c. 10, 2 : « Quant à l'administration de l'être engendré, elle se fait en accord avec la greffe, mais tout ce qui vient naturellement d'en bas, c'est le récepteur qui l'administre (διοικεῖ) en accord avec sa propre nature [...] » (Trad. collective, Brisson *et alii*, 2012). Notons qu'Aristote attribue au cœur cette fonction d'administration des apports du fœtus, ce dernier étant ainsi rendu autonome par rapport à la matrice. Cf. *GA* II 4, 740 a 5-10 : « En effet, une fois l'embryon distinct de ses deux parents, il doit vivre d'une vie propre (δεῖ αὐτὸ αὐτὸ διοικεῖν), comme un fils qui s'établit hors de la maison paternelle. Il faut donc qu'il ait un principe, d'où dérive aussi dans la suite pour les animaux l'organisation de leur corps » (Trad. Pierre Louis). Ce principe qui permet une administration autonome de l'embryon est justement le cœur.

de son action¹³. Qu'en sera-t-il chez les médecins ? Dans les théories embryologiques des hippocratiques la matrice peut-elle être douée parfois d'une action positive pour participer effectivement et utilement de la production de l'embryon ?

Deux traités permettent de répondre en partie à cette question : le traité de la *Génération* et celui du *Régime*¹⁴. De prime abord, *De la Génération* pourrait sembler ne pas introduire de vision véritablement positive de l'action matricielle. On y trouve l'image du vase¹⁵ et la matrice y est avant tout un espace disponible et non pas un principe actif et moteur du développement embryonnaire (c. 9). L'εὐρυχωρή, ou largeur, de la matrice explique le bon développement de l'embryon tandis que la notion opposée de στενοχωρή, étroitesse, permet de rendre compte des déformations d'un fœtus trop comprimé. Toutefois, la représentation de la matrice comme espace n'implique pas totale inertie ni passivité. Cet espace exerce d'abord une contrainte sur le fœtus¹⁶. Le médecin rend aussi explicite une dynamique de rivalité (ἐρίζει) entre la contrainte exercée par la matrice et la croissance embryonnaire. Autrement dit l'embryon, conçu comme un végétal s'étend tant que l'utérus lui permet de le faire. La matrice a d'autres manières encore d'agir en codétermination avec le fœtus : elle ne doit pas être trop béante pour ne pas laisser échapper la semence (9, 1) ; elle ne doit pas présenter des zones d'étranglement, des resserrements ou des obstacles imprévus à l'intérieur de l'espace qu'elle offre à l'embryon (10, 2). Si c'est de manière négative, en tant que contrainte, limite, avec laquelle le fœtus doit jouer et combattre, ou encore en tant que lieu qui doit avoir une certaine tenue, souplesse ou élasticité, la matrice a donc bien toutefois le statut de responsable du développement de l'embryon. Cette étioologie négative est tout à fait sensible dans une formule synthétique qui résume bien je crois la pensée de l'auteur : « tous les enfants nés faibles, la matrice en est responsable (αἱ μήτραι αἴτιαι εἰσι), parce qu'elle peut être étroite qu'il ne faut » (9, 2). Trouvera-t-on dans *Nature de l'enfant*,

13 — Cela n'est pas vrai toutefois pour Aristote, qui critique la vision d'une matrice qui modèle chez Démocrite et refuse aussi un rôle actif à cette dernière dans la différenciation des sexes, contre Empédocle réfuté en *GA* IV, 1, 764 a 1 *sq.* Notons cependant que des lectures récentes du philosophe ont cherché à discuter l'usage des concepts « d'inertie » et de « passivité » pour décrire le rôle des principes féminins dans la génération. Voir Lo Presti (2014, pp. 939-940) et Connell (2016, pp. 139-147) notamment.

14 — Ils sont tous deux datables des V^e et IV^e siècles grecs. Voir Lonie (1981, p. 71) pour *Génération*, *Nature de l'enfant*. Pour le *Régime* voir le point de Jouanna (2007, p. 26).

15 — Pour l'image du vase, cf. *Génération* c. 9, 3 : « C'est comme si on mettait dans un godet un concombre déjà défléuri, mais encore petit et tenant à la couche : il sera égal et semblable au creux du godet ; mais si on le met dans un grand vase capable de le contenir sans beaucoup dépasser en volume la grosseur naturelle du concombre, ce dernier sera égal et semblable au creux du vase, car il rivalise (ἐρίζει) dans sa croissance avec le volume du récipient » (trad. Joly, 1970).

16 — C. 10, 3. « Le fœtus en croissance se comportent selon la manière dont ils sont contraints » par la matrice (Τὰ φυόμενα οὕτω πάντα ἔχει ὅπως ἂν τις καταναγκάσῃ αὐτὰ).

la suite immédiate de ce premier traité de la *Génération*, une autre forme d'action matricielle, éventuellement plus positive¹⁷ ? La matrice y apparaît d'abord comme le lieu où s'opère, sous l'effet du souffle qui pénètre dans le corps maternel, le gonflement et la croissance de la semence¹⁸. Le mélange des semences primordial (γονή) à l'intérieur de la matrice capte l'air en même temps que la mère respire, dans une remarquable coaptation (c. 12, 5). Le traité insiste ensuite, à travers l'image de la plante en terre, sur la force nourricière et nutritive de la matrice, absolument vitale et nécessaire : « Comme la plante, l'enfant vit de la mère dans la matrice et son état dépend de l'état de santé de la mère » (*Nature de l'enfant*, c. 27, 1). L'ensemble des comparaisons botaniques montre la dépendance de la graine ou de la bouture avec le sol qui les accueille et leur fournit l'humidité nécessaire à la croissance¹⁹. Indispensable terrain de vie, lieu où s'établit l'étroite liaison de la mère et du fœtus, la matrice reste principalement dans ce cadre analogique une force nourricière.

Le texte du *Régime* permettra peut-être d'avancer et de dégager d'autres représentations de l'action matricielle. Rappelons tout d'abord que l'auteur de ce traité développe une théorie de la semence mixte²⁰. Solidaire de cette dernière théorie, en elle-même moins défavorable probablement à l'existence d'un principe féminin de la génération que la théorie de la semence unique, il y a dans ce traité la représentation d'une véritable activité matricielle dans les premiers temps de la conception. Le principe fondamental d'explication de la génération pour cet auteur est la victoire du feu (contenu dans les semences) sur l'humide (qui est une caractéristique du lieu matriciel, caractéristique propre mais qui lui vient aussi de la nourriture humide qui y est déversée en vue de la croissance du fœtus). Le feu interne à la semence, nourri des éléments qui viennent dans la matrice modèle et excave l'embryon de l'intérieur, comme le

17 — Voir Lonie (1981, pp. 43 sq.) pour l'identité d'auteur entre les traités de la *Génération* et de *Nature de l'enfant*. Voir aussi sur ce traité Bodiou (2006, pp. 24-28) qui étudie notamment l'image de la matrice comme four.

18 — Le chapitre 17, 4 utilise une image singulière pour expliquer le développement de l'embryon *in utero*. Celui-ci se produit par organisation des éléments à l'intérieur de la matrice, comme si l'on soufflait à l'aide d'un tuyau dans une vessie remplie au préalable de plomb, de sable et de terre.

19 — Pour une lecture qui souligne la vision positive et dynamique du féminin introduite par cette métaphore de la plante ce traité de *Nature de l'enfant* voir Tuana (1994, pp. 193-194). Voir aussi Connell (2016, pp. 130-131).

20 — En effet, pour l'auteur du *Régime*, il faut les deux principes des semences mâles et féminines pour produire l'embryon, pour que ce dernier vive, c'est-à-dire domine l'humidité qu'il rencontre dans le réceptacle matriciel mais et celle que les semences contiennent, I, 27, l. 4-10 éd. et trad. Joly : « Ce n'est pas seulement ce qui provient de l'homme qui contribue à la croissance, mais aussi ce qui provient de la femme, et voici pourquoi ; aucune des deux parts n'a assez de mouvement, vu l'abondance de l'humide et la faiblesse de son feu, pour consumer et solidifier l'eau qui afflue. Mais quand les deux, émises ensemble, arrivent au même endroit, les deux éléments se rejoignent, le feu avec le feu et l'eau de même ». En outre, l'homme peut produire une semence mâle ou une semence femelle, et il en est de même pour la femme.

décrivent les chapitres 9 et 10 du livre I. Toutefois, la matrice dépasse ce simple rôle d'émetteur et de réceptacle des semences et du flot nourricier. Ainsi, pour le cas spécifique des jumeaux, elle est « responsable » (αἰτία) d'un travail de *division* de la semence de l'homme²¹. Avec un lexique surprenant de la répartition et du partage égalitaire des semences, réapparaît donc le lexique de la causalité et de la responsabilité déjà appliqué à la matrice par l'auteur de *Nature de l'enfant* (ἡ φύσις αἰτία τῶν μητρώων, « la nature de la matrice en est responsable »). La matrice n'est pas un simple réceptacle mais se retrouve au cœur d'un travail de tri et de criblage, qui *programme* le développement ultérieur de l'embryon, en répartissant la semence de telle sorte que la naissance de jumeaux soit possible. Ce rôle de crible de la semence, rappelle ce qui est dit par Platon du réceptacle dans le *Timée*, figure nourricière et maternelle qui agit d'un mouvement propre, véritable instrument (ὄργανον) animé d'une première organisation cosmique, quoiqu'imparfait²². Ce sont aussi les degrés d'humidité de la matrice qui opèrent dans le *Régime* pour expliquer la superfétation qui a lieu dans un utérus trop sec (I, 31). Les chapitre 6 du livre I du traité du *Régime* décrit en outre et surtout les premiers instants de la formation d'un embryon de façon intrigante. L'obscur travail intra-utérin, fait d'adjonction et de soustraction de particules de nourriture et d'air aux particules séminales émises lors de l'accouplement, fait de déplacements multiples de ces dernières, semble provoqué par le sperme-âme tout autant que par une matrice coresponsable du premier développement fœtal²³. La matrice est ici appelée « réceptacle », selon l'approche oblique

21 — *Régime* I, 30, à propos de la naissance de jumeaux, trad. perso. : « dans la plupart des cas, la nature de la femme est *responsable*, à savoir la nature des lieux matriciels (τὸ μὲν πλείστον τῆς γυναικὸς ἡ φύσις αἰτία τῶν μητρώων). S'ils sont naturellement les mêmes des deux côtés de la bouche et qu'ils s'entrouvrent (ἀναχάσχωσιν) pareillement, et qu'ils sont bien desséchés à l'issue de la purification menstruelle (ἀπὸ καθάρσιος), ils peuvent alors nourrir [deux enfants] dans la mesure où la femme reçoit les parts de l'homme [la semence] de façon à les diviser (ἀποσχίζεσθαι) immédiatement vers l'un et l'autre lieu de la matrice à égalité (ὀμοίως) ».

22 — Représentation du réceptacle (χώρα) comme premier crible, qu'on trouve lors du désordre initial du monde dans le *Timée*, 53 a 2-7, avant l'intervention du dieu mathématicien, géomètre et organisateur : « De même, par l'action des cribles et autres engins qui servent à épurier le grain, des semences secouées et agitées, celles qui sont denses et lourdes vont d'un côté, celles qui sont rares et légères se portent et se fixent à la place opposée. Pareillement, ici, les quatre éléments ont été secoués par la réalité qui les avait reçus (ὑπὸ τῆς δεξαμενῆς) et dont le mouvement propre (κινουμένης αὐτῆς) leur communiquait des secousses, comme un crible (οἷον ὄργάνου σεισμὸν παρέχοντος) » (Trad Rivaud, CUF 1925). Rappelons que ce réceptacle est comparé à une mère (50 d 3) et à une nourrice (52 d 5).

23 — Trad. personnelle, I, 6 : « Des hommes scient du bois. L'un tire, l'autre pousse. Ils font même œuvre. En diminuant ils augmentent. Telle est la nature de l'homme. Une chose pousse, l'autre tire. Une chose donne, l'autre prend. Elle donne à ceci, elle prend de cela. Donne à l'un d'autant plus et prend à l'autre d'autant moins. Chaque part préserve sa place, et ce qui évolue pour diminuer se sépare (διακρίνεται) dans un endroit plus petit. Ce qui avance et augmente, en se mélangeant, change de place pour se hisser à un rang supérieur. Les parts étrangères qui ne peuvent être assimilables (μὴ ὀμότροπα) sont poussées hors du réceptacle (χώρης) qui leur est étranger. Chaque âme, qu'elle soit

de la génération humaine qui est celle de l'auteur à ce moment du traité, où cosmologie, physique et embryologie se confondent dans une grande abstraction²⁴. Si l'âme-semence est la principale force organisatrice dans ce passage, le « réceptacle » est néanmoins fondamental pour permettre les mouvements d'accroissement, de diminution et d'expulsion des particules agencées pour fabriquer le fœtus. C'est le lieu qui permet la composition et la décomposition primordiales. Enfin, une compréhension plus audacieuse de l'action matricielle n'est pas tout à fait à exclure. Il pourrait être suggéré que l'utérus est bien capable de « transformer (διαπρήσεται) tout ce qu'il reçoit », selon une traduction possible du composé du verbe πράττειν, si l'on admet que « le réceptacle » soit le sujet manquant du verbe à sous-entendre dans l'avant-dernière phrase du passage cité²⁵. L'ambiguïté introduite par l'absence de sujet de ce verbe essentiel signale je crois en tout cas l'étroite combinaison ou l'indistinction qui existe chez certains savants entre action de la semence et action de la matrice elle-même, dans les premiers temps de la vie fœtale.

De façon fugace mais néanmoins explicite, les médecins rappellent donc à plusieurs reprises que la matrice peut programmer un certain type de développement (la naissance de jumeaux), être une force de limitation qui agit sur la forme finale de l'embryon, voire peut agir positivement comme force de transformation. À défaut d'être autonome²⁶ elle est une cause qui codétermine la formation de l'embryon, avec la semence. La

plus ou moins grande, fait le tour de ses portions (μόρια), sans avoir besoin qu'on lui ajoute ou qu'on lui retranche des parts (μερέων), mais en ayant besoin du réceptacle conformément à l'augmentation ou la diminution des principes qui se trouvent là (τῶν ὑπαρχόντων). **Cela transforme (διαπρήσεται) chaque chose, quelle que soit sa destination, et reçoit (δέχεται) les particules qui tombent.** En effet, ce qui n'est pas assimilable (τὸ μὴ ὀμότροπον) ne peut rester dans des endroits non propices ». Je souligne.

24 — Hankinson (1991, p. 201) déplore le style sibyllin de l'auteur. Certaines des difficultés philologiques posées par ce passage sont analysées dans Longhi (2019, à paraître, dans un chapitre consacré au *Régime*). Voir aussi sur ce chapitre 6 Joly (1960, pp. 28-29), Lo Presti (2008, pp. 77-78) et enfin Bartoš (2015, p. 188).

25 — Il y a une ambiguïté en grec sur le sujet non exprimé de διαπρήσεται, que je traduis par « transformer », qui peut être l'âme-semence sujet de la phrase précédente, comme décide de le comprendre Joly dans sa traduction ou bien le réceptacle, évoqué aussi dans la phrase qui précède immédiatement. Faut-il reprendre le sujet de la phrase précédente, ψυχή ? Ou bien le dernier mot féminin de la phrase précédente, χώρη ? En faveur de ψυχή, l'idée générale du passage que l'âme accomplit un processus de tri intelligent. En faveur de χώρη le verbe δέχεται, souvent employé par les médecins pour la réception de la semence dans la matrice. Selon le choix du traducteur, la théorie de la génération s'en trouve modifiée. L'imprécision est le témoin d'un flottement théorique.

26 — Le développement des embryons par des matrices seules, poussant elles-mêmes à partir de la terre mère primordiale relève des origines fantasmées de l'humanité telle que Lucrèce les expose, *De rerum natura*, V, 807-815. Evoqué aussi par Censorinus dans *Le jour natal* et attribué à Epicure (trad. Rocca-Serra), c. 4 : « Epicure ne pense pas d'une manière très différente ; cet auteur a cru, en effet, qu'en premier lieu ont poussé des sortes de matrices accrochées à la terre par des racines ; elles ont engendré des nourrissons auxquels elles ont fourni, avec l'aide de la nature, un liquide analogue à du lait qu'elles sécrétaient et ces nourrissons ainsi élevés et amenés à l'âge adulte ont assuré la propagation de la race humaine ».

matrice/réceptacle n'est pas dépossédée de tout pouvoir d'action sur la forme des êtres. Le corps féminin, quoique toujours inquiétant puisque la matrice est aussi responsable d'anormalités et de monstruosités, prend ainsi dans l'imaginaire médical, par le biais de l'utérus, une valeur active explicitement reconnue dans la génération. À ces remarques sur un rôle actif de la matrice s'ajoute en outre chez les médecins une représentation de celle-ci comme un lieu de perfectionnement admirable. Les productions du ventre féminin ont parfois de quoi surprendre.

Matrices admirables

Nature de l'enfant offre un développement étonnant sur un embryon de six jours, prétendument observé par le médecin²⁷. Un tel texte a eu une certaine postérité dans la médecine grecque²⁸. Il donne libre cours à une rhétorique de la véracité du propos mais qui dissimule mal des effets cherchant à fasciner l'auditeur du discours et à exalter la grande connaissance des mystères du vivant qu'a le médecin. Suite à une introduction où le savant rappelle comment il s'est trouvé en présence de cette patiente, probablement une prostituée, malheureusement tombée enceinte, est décrit un avortement terriblement efficace. La focalisation sur le regard

27 — *Nature de l'enfant*, c. 13, trad. personnelle : « J'ai vu moi-même la semence restée six jours dans la matrice (ἐν τῇ μήτρῃ MV : γαστρὶ rec.) et tombée au dehors. De la façon dont il s'offrit alors à mon esprit, je tire les preuves suivantes. Comment j'ai vu de la semence de six jours, je vais vous le raconter. Une femme de mon entourage possédait une chanteuse très recherchée, qui fréquentait les hommes, et il ne fallait pas qu'elle conçoive (λαβεῖν ἐν γαστρὶ), afin de ne pas perdre de sa valeur. La chanteuse avait entendu ce que se disent les femmes entre elles : quand une femme est sur le point de concevoir, la semence (ἡ γονή) ne sort pas, mais elle reste à l'intérieur. Elle entendit cela, le retint et y veilla toujours. Et quand elle s'aperçut que la semence ne sortait pas, elle le dit à sa maîtresse ; le récit vint jusqu'à moi. J'écoutai et je lui commandai de danser en levant haut les genoux. Elle sauta (πηδησαί) sept fois et la semence fut précipitée à terre en faisant un bruit (ψόφος). Elle le vit, le contempla, et en fut frappée (κάκεινη δὲ ἰδοῦσα ἔθεητο καὶ ἔθαύμασεν). Ce que c'était, je vais vous le dire, moi : c'est comme si l'on enlevait la pellicule d'un œuf cru, et que, dans la membrane du milieu, l'humide à l'intérieur était resplendissant (ἐν δὲ τῷ ἔνδον ὑμένι τὸ ἔνδον ὑγρὸν διαφαίνοιτο). Pour la configuration, pour voir ce qu'était à peu près la membrane, cela suffit. Elle était aussi rouge et sphérique (στρογγύλον). Dans la membrane resplendissaient des liens blancs et épais, à l'intérieur, enroulés dans de l'*ichôr* épais et rouge, et autour de la membrane, à l'extérieur, des boules de sang (αἰμάλωπες). À travers le milieu de la membrane, se tenait quelque chose de fin qui me semblait être l'*omphalos*, et par lui, me semblait se produire (ποιεῖσθαι) le souffle (τὴν πνοήν), vers l'intérieur et vers l'extérieur : le premier souffle. Et la membrane (ὁ ὑμήν), à partir du nombril, s'étendait tout entière (ἐτέτατο) et entourait la semence. Voilà ce que moi j'ai vu d'une semence qui avait six jours. Je donnerai une autre réflexion à ajouter à cela un peu plus tard, valable pour quiconque veut posséder des savoirs très clairs sur ce point, et je rapporterai une enquête (ἱστόριον) en faveur de toute ma démonstration, qui montre qu'elle est vraie, du moins dans la mesure où un humain peut y parvenir sur un sujet de cette ampleur. Et voici ce que j'avais à dire sur ce sujet, sur le fait que la semence est dans une membrane, et qu'elle produit du souffle vers l'intérieur et vers l'extérieur. Et qu'elle augmente grâce au sang de la mère (ὑπὸ τῆς μητρὸς) qui se déverse vers les lieux matriciels (ἐπὶ τὰς μήτρας) ».

28 — Voir Lonie (1981, pp. 158-168), pour un commentaire de ce texte célèbre. Il est plusieurs fois cité par Galien, notamment dans son *De semine* 1, 4.

étonné de la patiente devant le fœtus tombé à ses pieds (« elle le vit, le contempla et en fut frappée, ἐθαύμασεν »), est remarquable. S'il met la surprise au compte de la naïveté d'une femme de petite vertu, le médecin souligne je crois par là le caractère particulièrement surprenant de ce qui va être décrit. Il a pu être montré que le verbe θαυμάζω n'est pas d'usage particulièrement fréquent dans le corpus des médecins, qui n'aiment pas spécialement à s'étonner²⁹. Mais les contextes embryologiques voient bon nombre de ces occurrences³⁰. Ce verbe signale ici en tout cas le début d'une description frappante, et reconnue comme telle, du fœtus de six jours. Il permet d'attirer l'attention sur un morceau de bravoure à venir, sur une description surprenante propre à provoquer le saisissement de l'auditoire.

Car, saisissante, la vision du fœtus de six jours l'est sans aucun doute. L'insistance sur le vocabulaire de la clarté et de la lumière tend à faire de cet embryon une véritable apparition. La sphéricité qui est la sienne renvoie assez traditionnellement à un idéal de perfection et de pureté³¹. Le mot στρογγύλον qui la désigne se retrouve d'ailleurs dans le mythe du *Banquet* pour caractériser les premiers hommes sphériques et surpuissants, soudés dans l'amour avant d'être séparés et tranchés comme des œufs par Zeus (189 e 6). Les « liens blancs » (ἴνες) et lumineux rappellent des descriptions cosmologiques³². Un mot rare comme ἰχώρ³³ et l'hapax αἰμάλωπες contribuent à donner à ce discours une dimension mystérieuse. C'est au cœur de l'inconnu, de la vie naissante que plonge le regard du médecin. Il voit le premier souffle, se produisant à travers l'*omphalos*. La description de l'éclat, de la complexité de la structure embryonnaire conduit-elle à l'éloge de la matrice qui le produit ? Le médecin semble ici ne pas donner véritablement dans ce registre : d'abord parce que l'embryon n'appartient pas à la mère qui s'en étonne comme d'un objet étranger, et à qui on peut le retirer à loisir, par avortement³⁴. Cet embryon doté d'un *omphalos* respire en outre étrangement seul une fois à terre. Le discours sur le fœtus admirable ne va pas ici avec un éloge de la matrice et de la mère qui le protégerait.

29 — Voir deux études de Jouanna (1992 et 2006) sur la famille de ce verbe dans la *Collection hippocratique*, où il est démontré que les médecins, en général, ne veulent pas trop s'étonner.

30 — La famille de ce mot revient fréquemment dans *Génération* et sa suite, même si c'est très souvent pour repousser l'étonnement. Le verbe est également utilisé dans *Chairs*, 19, dans un contexte comparable à celui de *Nature de l'enfant*.

31 — Cf. notamment l'être chez Parménide, VIII, 43. Voir Burkert (1985, pp. 75-83) qui évoque cette image du « cercle » en lien au thème de la pureté dans la religion grecque.

32 — Cf. les liens de lumière qui sont tendus tout autour du ciel et de la terre dans le mythe d'Er, Platon, *Rép.* 10, 616 b-c.

33 — Dont les usages médicaux ont été toutefois étudiés, voir Demont et Jouanna (1981).

34 — Il est possible que l'insistance du texte sur la membrane, « l'hymen » qui entoure la semence blanche permette de souligner la séparation entre l'embryon et la matrice/mère.

C'est le traité du *Fœtus de huit mois* qui permettra de lire un véritable éloge de l'action de la matrice en soulignant la formidable coaptation de cette dernière avec son embryon. La sortie hors du ventre fait connaître au jeune enfant une série de difficultés qu'il ne connaissait pas quand il était encore dans la matrice bienveillante³⁵ :

Et une fois sorti, à la place des souffles et des sucs qui lui sont si intimement liés depuis l'origine (συγγενέων) – comme il est toujours nécessaire (ανάγκη) que dans les lieux matriciels la génération se produise quand on a (ἔχοντα) de l'amitié en partage (συνήθειαν) et de la bonté (ευμένειαν) –, tout ce dont il se sert (χρήται) est désormais étranger, trop cru, trop sec et moins humanisé à la perfection (ἐξηνθρωπισμένοις). De là, il est nécessaire que provienne beaucoup de souffrances dont de nombreuses mortelles. Parce que, pour les hommes faits (ἄνδράσι) aussi, les changements de lieux (χωρίων) et de régimes créent les maladies. Le même raisonnement vaut pour les langes. Au lieu d'être entouré de chair et d'humeurs tièdes, humides et qu'il a avec lui depuis sa naissance, le nourrisson est revêtu de vêtements qui sont ceux des hommes (ἄνδρες).

La deuxième partie du texte décrit dès lors sans transition le rôle nourricier de l'*omphalos* (que Joly choisit de traduire par « cordon ombilical ») et l'arrêt de ses fonctions au moment de l'accouchement :

Et l'*omphalos* à travers lequel seul passent les conduits (ἔσοδοι) qui nourrissent les enfants, se tient contre la mère³⁶ et grâce à lui, le fœtus partage ce qui entre en elle (κοινωνεῖ τῶν ἐσιόντων). Tout le reste est clos sur lui-même (συμμύει) et ne s'ouvre pas avant d'être sur le chemin qui mène hors du ventre (γαστρός). Quand il est sur ce chemin vers la sortie, le reste s'ouvre, l'*omphalos* s'atténue, se clôt sur lui-même et se dessèche complètement (λεπτύνεται τε καὶ συμμύει καὶ ἀποξηραίνεται). Ainsi en est-il de ce qui pousse dans la terre, les fruits : quand ils ont bien profité (ἀδρυνόμενοι), ils se séparent (ἀποκρίνονται) et tombent le long de leur tige de croissance (διάφυσιν). De même, pour les enfants, quand ils ont profité et sont devenus parfaits (τελείοισι), l'*omphalos* se clôt sur lui-même, et le reste s'ouvre, pour accueillir ce qui vient de l'extérieur et avoir des ouvertures conformes à la nature, ce dont il est nécessaire que les vivants disposent.

Ce texte est bien un éloge du lieu matriciel. Dans la première partie, il est dit que la matrice dispose nécessairement (ανάγκη) d'amitié et de bonté (συνήθειαν et ευμένειαν) et en fait profiter l'embryon. Elle est aussi une force productrice d'éléments utiles dont le fœtus pourra se servir

35 — *Fœtus de huit mois*, c. 12 (= c. 3 Grensemann, 1968, p. 86), trad. personnelle à partir de l'édition de Joly. Voir Jouanna, 2017, p. 550, pour la date possible de ce traité d'époque classique. Jouanna suggère un rapprochement entre cet auteur et celui de *Nature de l'homme*.

36 — « Matrice » ou « mère » selon le manuscrit suivi (μήτηρ M : μητρί V).

(χρήται), et qui ont été au préalable « humanisés ». Ἐξηγθρωπισμένοι est un hapax significatif du caractère absolument inouï du phénomène aux yeux du médecin. L'humanisation consiste à tempérer et équilibrer les apports variés d'éléments nourriciers. Avec le motif d'une matrice pourvoyeuse d'équilibre apparaît aussi l'image d'un utérus qui procure amitié et bienveillance, dans une indistinction voulue entre apports physiques et apports affectifs. Le texte, toujours dans sa première partie déploie en outre un système d'opposition entre le bien-être intra-utérin de l'embryon et sa souffrance externe, une fois plongé dans le monde des ἀνδρες, des hommes (mot qui introduit une opposition sensible entre une monde intra-utérin féminin fait de douceur et un monde – masculin ? – plus dur). L'éloge du lieu matriciel se fait donc par opposition aux premiers temps de la vie du nouveau-né, plus rudes.

Le lexique politique et moral valorisant du partage (κοινωνεῖ) se retrouve dans la deuxième partie du texte, qui décrit un accouchement et les moments qui le précèdent. Il sert à désigner l'étroite et protectrice interdépendance du fœtus et de sa mère (ou matrice, selon l'ambiguïté que perpétue la tradition manuscrite entre μήτηρ et μητήρ) via le cordon ombilical. L'auteur insiste sur le fait que l'enfant, sans avoir aucun autre lien que celui qui l'unit à sa mère, se développe pourtant dans ce premier milieu matriciel clos. Prodige d'efficacité donc que ce cordon relié à la matrice, instrument minimal mais ô combien efficace de la croissance. C'est lui qui permet le perfectionnement du fœtus jusqu'à temps qu'il puisse éclore. L'image végétale de l'accouchement permet de renforcer encore l'éloge. La matrice libère l'enfant au moment voulu et le cordon ombilical s'atténue et se dessèche comme une tige laissant se détacher un fruit, pour permettre à l'enfant d'adopter des manières nouvelles et plus adaptées de se nourrir et de respirer. En outre, est rappelée, par l'image du fruit mûr, venu à point, gonflé de vie (ἀδρυνόμενοι), la force de perfectionnement (τελείοισι) que sont la matrice et son cordon. Au total, l'éloge de la matrice se structure à travers un lexique valorisant son action (bienveillance, proximité avec le fœtus, perfectionnement de ce dernier), par certaines images qui décrivent positivement le processus de la conception (fructification et éclosion) mais encore par des systèmes d'opposition (la justesse du milieu matriciel favorable *vs.* l'hostilité du monde dans lequel le nourrisson se retrouvera plongé une fois né). Une telle tonalité élogieuse se démarque de visions de l'accouchement où le fœtus se libérerait de la matrice, et s'échapperait de cette obscure prison³⁷. Lexique

37 — Par exemple *De la Génération* 30, 1, où est suggérée l'image d'un embryon qui se délivre de liens (λύεται τοῦ δεσμοῦ). Pour le ventre maternel *a contrario* comme lieu, non pas de bienveillance et de perfectionnement mais d'obscurité et de privation, cf. la célèbre diatribe d'Apollon contre le rôle des femmes dans la conception, *Euménides*, 658 sq.

de la clôture et du silence (συμμύει), image du fruit, force fertilisante de la matrice, présence marquée de l'*omphalos* et évocation des langes protégeant le nouveau-né : l'exaltation du médecin le conduit à utiliser des codes de représentation qui sont aussi ceux de l'imaginaire éleusinien³⁸. Les symboles rituels semblent investir tout naturellement le discours scientifique dans ce contexte d'étonnement devant la vie naissante³⁹.

L'éloge du ventre et de la force matricielle visible dans le texte du *Fœtus de huit mois* repose entre autres choses sur l'idée que l'utérus fabrique naturellement des protections qui sont meilleures que celles qui sont issues de la technique : c'est le cas des tissus placentaires que ne remplacent pas facilement les langes fabriqués de main d'homme. La métaphore technique implicite souligne le génie bienveillant du ventre maternel. L'éloge repose aussi sur l'idée d'une force de perfectionnement et d'accomplissement propre à la nature du ventre, qui sait prendre soin de l'embryon tant que cela est nécessaire, mais aussi s'effacer et disparaître au moment voulu : l'*omphalos* se dissout quand il n'est plus besoin de lui. Génie quasi technique mais aussi sens de l'à propos et du *καιρός* à l'instant de la délivrance sont deux vertus matricielles suggérées par l'auteur hippocratique. D'autres textes de la tradition médicale, bien plus tardifs, développeront et expliciteront ce genre de vues. Ainsi en est-il de ce passage pseudogalénique de *La Thériaque à Pison* qui aurait sa place dans la catégorie des éloges des œuvres prodigieuses du ventre féminin, *θαῦμα* dont il y a tout lieu de s'étonner⁴⁰ :

De fait, il [le médecin Asclépiade, dont la théorie est critiquée au même titre que celle de ses prédécesseurs philosophes atomistes] veut que chaque chose qui se produit se produise du fait de l'arrangement des masses et de leur entrelacement. C'est pourquoi il m'arrive de m'étonner (θαυμάζειν) quand je le vois ne pas prendre en considération les œuvres si admirables de la nature (τὰ οὕτω θαυμαστά τῆς φύσεως ἔργα), et en particulier les facettes de son art (τέχνας) qu'elle déploie dès l'origine dans la formation même de l'homme, comment elle façonne l'embryon au sein de l'utérus (διαπλάττεται τὸ ἔμβρυον ἐν τῷ τῆς μήτρας), comment également une fois formé elle le nourrira avec ingéniosité (εὐμηχανως), par quels nombreux et très tendres liens (τοῖς ἀπαλωτάτοις δεσμοῖς) elle

38 — Voir les rappels de Pirenne-Delforge (2008 et 2010, pp. 688-691), pour Déméter comme puissance maternelle et voir Clinton (1992) pour l'iconographie d'Eleusis, qui fait une large place à la représentation de l'*omphalos* (fig. 21, p. 173, fig. 34, p. 181) du linge (fig. 1 et 2, pp. 158-159) avec lequel est recouvert le jeune Bribos après la naissance, et bien sûr, aux motifs végétaux.

39 — Sur la question du féminin et de la fécondité, le médecin de *Nature de la femme*, médecin spécialiste des maladies de femme, ne reconnaît-il pas, au tout début de son discours, la présence indéniable de quelque chose de divin ? Cf. *Nature de la femme* I, 1, trad. Bourbon, 2008 « Au sujet de la nature de la femme et des maladies voilà ce que je dis : avant tout, c'est le divin (τὸ θεῖον) qui en est responsable (αἴτιον) chez les hommes ; il y a ensuite les natures de femmes liées aux teints (χροιαί) ».

40 — XI, 10-12, p. 54, éd. et trad. Boudon-Millot (2016).

le maintient à l'intérieur jusqu'à l'heure de l'accouchement (τοῦ ὠραίου τόκου), par quel art divin (τινὶ θεῖα τέχνη) et en vertu de quelle ressemblance elle imprime une marque à ceux qu'elle engendre, point sur lequel son hypothèse des masses rencontre également un honteux démenti.

Ce n'est certes pas directement la matrice qui agit ici, mais la nature, par son intermédiaire. Toutefois, la meilleure réfutation à apporter aux modèles atomistes, et la meilleure preuve d'une intention ordonnée de nature propre à susciter l'admiration, tient aux œuvres utérines⁴¹. L'intelligence de nature, son action technique, sa capacité à libérer l'embryon au moment voulu doivent susciter un étonnement puissant, désigné par l'adjectif θαυμαστά⁴². Sont ici remarquablement associés les lexiques du modelage utérin (διαπλάττεται), de la tendresse (τοῖς ἀπαλωτάτοις δεσμοῖς), mais aussi du moment opportun de la délivrance (τοῦ ὠραίου τόκου), le tout contribuant à former le prodigieux art divin (τινὶ θεῖα τέχνη) de nature qui s'exerce dans la matrice. Il faut bien être frappé par cet art naturel qui ne se laisse pas expliquer ni réduire à la nécessité des mouvements atomiques. Le passage est suivi d'anecdotes sur le tissage de l'araignée et sur l'action de l'ourse qui donne forme par sa langue à un fœtus venu au monde sans articulation ni membres dessinés⁴³. Les mystères du développement matriciel et de l'instinct maternel incarnent au mieux la finalité d'une nature bienveillante. Le texte du pseudo-Galien accentue et concentre des traits de la réévaluation du rôle de la matrice qui se trouvaient déjà chez l'auteur hippocratique du *Fœtus de huit*.

Conclusion : matrices admirables mais coupables

L'éloge de la matrice observé chez l'auteur hippocratique, et qui semble se prolonger naturellement dans la médecine de l'époque de Galien, introduit-il une brèche dans des théories médicales qui dévalorisent glo-

41 — Sur l'embryologie galénique, voir notamment Boylan (1986) et plus récemment Hankinson (2017), dans le cadre d'une étude sur le concept de téléologie.

42 — Jouanna (2006, pp. 147 sq.) montre que Galien rechigne moins que les médecins hippocratiques à s'étonner.

43 — *Thériaque à Pison*, 11, 13-15 = p. 55, trad. Boudon-Millot : « Mais puisque cet individu supporte d'être non initié à de tels mystères de la nature du fait des masses et que, du fait qu'il s'agit d'un processus invisible et indiscernable à la vue, il ne laisse pas ses disciples prêter foi à des œuvres si admirables, je veux le confronter aux phénomènes extérieurs observables de toute part. Car qui n'y prête foi, s'il considère l'art de l'araignée et la toile qu'elle réalise à l'aide de fils si translucides et si légers que certains prétendent même que les hommes ont d'abord reçu l'art du tissage de cet animal ? Et quel homme le prodige accompli par l'ourse ne convainc-t-il pas de dire, quand il en est spectateur, que la nature est une chose admirable ? Car l'ourse met bas comme le font tous les animaux qui engendrent. Mais c'est de la chair seule qu'elle engendre, sans contours ni articulations, et qui ne possède aucune forme, mais qui aussitôt reçoit de celle qui l'a engendrée une marque selon l'art de la nature : de fait, se servant de sa langue comme d'une main, la mère par ce moyen achève de donner forme à celui qu'elle a mis au monde ».

bablement le rôle du féminin dans la conception et le corps des femmes en général ?

Outre qu'un éloge de ce type semble plutôt une valorisation du *maternel* en la femme que du féminin lui-même⁴⁴, il y a surtout, bien présente chez l'auteur hippocratique comme chez le pseudo-Galien, une valorisation du *naturel* en la femme. C'est la nature plus que la matrice elle-même qui mérite un éloge appuyé pour sa capacité à dépasser toute forme de technique humaine quand elle se fait bienfaisante pour les hommes. Autrement dit, si la matrice productrice du fruit embryonnaire peut être l'objet d'admiration c'est surtout à titre d'*exemple*, comme parangon de ce que la nature sait parfois faire pour le plus grand bien de l'homme. On trouve d'ailleurs chez les médecins d'époque classique d'autres éloges de la force bienfaisante de nature, qui ne prennent plus l'utérus comme objet. Ainsi, dans le traité des *Humeurs*, il y a un éloge du ventre qui digère bien et qui se bonifie avec le temps, comparable alors à certains vieux vases qui améliorent leur étanchéité en vieillissant⁴⁵. La théorie médicale des crises, à son tour, peut être ainsi comprise. Il faut laisser faire les crises dans le corps, qui sont une manière qu'a la nature de se guérir spontanément⁴⁶. Les crises aussi se font par une forme de technique intérieure qu'offre la nature pour filtrer, brûler les humeurs et *in fine* se guérir elle-même⁴⁷. Ce n'est pas un hasard que les deux grands exemples médicaux de la bienfaisance de nature se rejoignent : les évolutions de l'embryon sont parfois comparées aux « crises » (*Fœtus de huit mois*, c. 9)⁴⁸. Ces deux phénomènes doivent suivre selon les médecins des temporalités réglées et salvatrices. Il n'y a donc probablement pas d'éloge du ventre féminin et de

44 — Je reprends sur ce point la distinction d'Héritier (2002, pp. 136-138).

45 — *Des humeurs*, c. 11, trad. Demont (1997, p. 256), dans un article consacré notamment au ventre, « Comme est la terre pour les arbres, ainsi est le ventre pour les êtres vivants : elle nourrit, réchauffe et rafraîchit. Elle rafraîchit en se vidant, en se remplissant, elle réchauffe. Comme la terre en fumure, pendant l'hiver, chaud est le ventre. Les arbres ont une écorce fine, sèche, et à l'intérieur, une chair sèche : ils sont sains, imputrescibles, vivent longtemps. De même, parmi les êtres vivants, les tortues et les être comparables. Ce qui vit est analogue aux âges, aux saisons, aux années. Cela ne s'use pas, quand on en fait une utilisation modérée. Cela s'améliore. Comme une hydrie neuve suinte (διατηδᾶ), tandis qu'en vieillissant, elle retient, ainsi le ventre laisse passer la nourriture, et il retient le résidu, comme le fait un vase ».

46 — *Aphorismes* I, 29, « Ce qui est en train de faire une crise, ou qui a fait une crise récemment, ne pas le mettre en mouvement, et ne pas lui faire subir des choses trop nouvelles, ni par des évacuants, ni par d'autres excitants, mais le laisser en l'état » (trad. personnelle).

47 — Sur la positivité de cette notion de crise, voir Langholf (1990, p. 77 *sq.*). Pour la crise comme force naturelle de guérison comparable et supérieure à une technique voir aussi le chapitre qui y est consacré dans Longhi (2019, à paraître).

48 — « Chez les femmes, la conception, l'avortement et l'accouchement se jugent dans les mêmes temps que la maladie, la santé et la mort chez tout le monde. Tout cela, en effet, se manifeste par jour, par mois, par quarantaine ou par année. Dans tous ces laps de temps, il y a pour chacun beaucoup d'éléments utiles et beaucoup de nuisibles ; des éléments utiles viennent la santé et le développement ; des contraires viennent la maladie et la mort » (trad. Joly, 1970).

la matrice qui soit fait pour elle-même et pas dans le but de réhabiliter le rôle du corps de la femme dans la génération. Plus certainement, la théorie du développement *in utero*, comme la théorie des crises des maladies, sont façonnées à la mesure de la croyance des médecins dans un ordre de nature salvateur et producteur de santé, parfois néanmoins impénétrable et dangereux, que leur art doit apprendre à déchiffrer.

Enfin de tels élans élogieux sont rares et ont peu d'impact sur la pratique médicale effective, telle que les textes hippocratiques nous la donnent à voir. En effet, la majeure partie des traitements visibles dans ce qui reste de la médecine grecque d'époque classique pour les femmes concerne les problèmes de stérilité ou les suites de fausse-couches. Autrement dit, ce sont les matrices qui ont échoué à remplir leur fonction dont traitent surtout les textes médicaux. Or, en ces cas-là, la force et la puissance matricielle apparaissent surtout en mauvaise part : la *responsabilité* de la matrice dans la génération, exprimée à deux reprises par l'adjectif αἴτιος comme on l'a vu dans le *Régime* et *Génération*, se mue alors en *culpabilité*. La matrice est coupable de ne pas s'être convenablement purgée, de n'être pas pure, de ne pas retenir la semence ou de ne pas la faire fructifier convenablement. La notion de culpabilité permettrait sans doute de comprendre un certain nombre de thérapeutiques ou prescriptions extrêmes et violentes contre l'utérus qu'on voit chez les médecins. Certains de ces protocoles de redressement ou d'ouverture utérins, qu'on trouve notamment dans *Femmes stériles* et *Maladies de Femmes*, pourraient aussi faire l'objet de nouvelles analyses de détail⁴⁹. Ils sont les conséquences pratiques de cet imaginaire de la matrice devenue coupable parce que conçue comme responsable de la vie qui prend ou ne prend pas. La *culpabilité* matricielle est peut-être ce qui autorise un déchaînement de thérapeutiques rare chez des médecins qui prescrivent pourtant par ailleurs le plus souvent la patience et le respect des processus naturels. S'il est bien des domaines sur lesquels les médecins disent devoir s'abstenir de soigner ou qu'il est préférable de laisser faire la nature, ce n'est pas le cas pour la matrice stérile. Ces derniers interviennent beaucoup et fortement sur elle. Des monceaux de produits naturels les plus étranges y sont déversés, et dans des applications de longue durée. La liste est longue des fomentations végétales mais aussi des onguents animaux capables de forcer, d'ouvrir le passage d'une matrice anormalement close. Tout un monde participe de cette rééducation cosmique de la matrice, dont il est exigé qu'elle sorte coûte que coûte de sa

49 — Certaines thérapeutiques ont attiré l'attention. Voir Von Staden (1991 et 1992, avec une attention particulière aux thérapeutiques immondes ou par les excréments), Bourbon (2008, pp. 69-76 de l'introduction), Faraone (2011, pp. 4-6), ainsi que Bodiou et Brulé (2013, pp. 30-33). Soulignons aussi l'existence d'un projet diachronique et transdisciplinaire porté par V. Mehl à l'université Bretagne Sud sur l'utérus (« Utero, Nommer et représenter l'utérus »).

solitude et de sa fermeture coupable. Chez les médecins la matrice est tout à la fois malmenée et objet d'un luxe de soins violents, triste revers de la reconnaissance de son action et de sa puissance décisive sur la vie de l'embryon.

Bibliographie

Aubert Jean-Jacques, (1989), « Threatened Wombs: Aspects of Ancient Uterine Magic », *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, 30, pp. 421-449.

Bartos Hynek, (2015), *Philosophy and Dietetics in the Hippocratic On Regimen. A Delicate Balance of Health*, Leiden, Boston.

Bodiou Lydie, (2006), « De l'utilité du ventre des femmes. Lectures médicales du corps féminin », Rennes, 2006, dans *Penser et représenter le corps dans l'antiquité*, Rennes, pp. 153-166.

Bodiou Lydie et Brulé Pierre, (2013), « La maternité, désirée ou refusée. Quelle stratégie pour elle et lui, l'oïkos, la cité ? », dans Gherchanoc Florence et Bonnard Jean-Baptiste (dirs.), *Mères et maternités en Grèce ancienne, Métis*, n° 11, pp. 29-50.

Boehringer Sandra et Sebillote-Cuchet Violaine (dirs.), (2013), « Des femmes en action. L'individu et la fonction en Grèce antique », *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, hors série 2013.

Bonnard Jean-Baptiste, (2007), « La construction des genres dans la *Collection hippocratique* », dans *Problèmes du genre en Grèce ancienne*, V. Sebillote Cuchet et Nathalie Ernout (dirs.), pp. 159-170.

(2013), « Corps masculin et corps féminin chez les médecins grecs », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 37|2013, pp. 21-39.

Boudon-Millot Véronique, (2016), *Galien. Thériaque à Pison*, Paris.

Bourbon Florence, (2008), *Hippocrate. Nature de la femme*, Paris.

(2012), « La femme malade, le médecin hippocratique et la question du genre », dans *Lalies* 32, pp. 181-189.

(2017), *Hippocrate. Femmes stériles. Maladies de jeunes filles. Superfétation. Excision du fœtus*, Paris.

Boylan Michael, (1986), « Galen's Conception Theory », *Journal of the History of Biology*, Vol. 19, n° 1, Spring, pp. 47-77.

Brisson Luc (dir.), (2012), *Porphyre. Sur la manière dont l'embryon reçoit l'âme*, Paris.

(2012), « Le vivant, sa reproduction et sa nutrition selon Platon », dans *Porphyre. Sur la manière dont l'embryon reçoit l'âme*, L. Brisson (dir.), pp. 31-46.

Burkert Walter, (1985), *Greek religion: archaic and classical*, Malden.

- Byl Simon, (1995), « L'anthropomorphisme de la matrice dans la médecine de la Grèce ancienne », dans *Histoire de la médecine. Leçons méthodologiques*, Danielle Gourevitch (dir.), Paris, pp. 115-121.
- (1990), « L'étiologie de la stérilité féminine dans le corpus hippocratique », dans *La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique*, Maloney et Potter (dirs.), Québec, pp. 303-322.
- Clinton Kevin, (1992), *Myth and Cult. The Iconography of the Eleusinian Mysteries*, Stockholm.
- Connell Sophia M., (2016), *Aristotle On Female Animals*, Cambridge.
- Dasen Véronique, (2002), « Métamorphoses de l'uterus d'Hippocrate à Ambroise Paré », *Gesnerus* 59, pp. 167-186.
- (2004), « Femmes à tiroir », dans *Naissance et petite enfance dans l'Antiquité*, V. Dasen (dir.), Fribourg.
- (2015), *Le sourire d'Omphale. Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*, Rennes.
- (2016), « L'Ars medica au féminin », *EuGeStA* 6, pp. 1-40.
- Dean-Jones Leslie, (1994), *Women's Bodies in Classical greek Science*, Oxford.
- (1995), « Autopsia, Historia and What Women Know: the Authority of Women in Hippocratic Gynaecology », dans *Knowledge and the Scholarly Medical Traditions*, Cambridge, pp. 41-59.
- (2000), « Aristotle's understanding of Plato's receptacle and its significance for Aristotle's theory of familial resemblance », dans *Reason and Necessity Essays on Plato's Timaeus*, M. R. Wright (dir.), Londres, pp. 101-112.
- Demont Paul (en collaboration avec J. Jouanna), (1981), « Le sens d'ἰχώρ chez Homère et Eschyle en relation avec les emplois du mot dans la *Collection hippocratique* », *Revue des Études Anciennes* 83, pp. 197-209.
- (1997), « La terre, le ventre, les vases et l'image du filtre. Remarques sur le chapitre 11 du traité hippocratique *De Humoribus* », dans *Synodia. Studia humanitatis Antonio Garzya septuagenario ab amicis atque discipulis dicata*, Naples, pp. 255-263.
- Faraone Christopher, (2011), « Magical and Medical Approaches to the Wandering Womb in the Ancient Greek World », *Classical Antiquity*, Vol. 30, n° 1, April 2011, pp. 1-32.
- Flemming Rebecca, (2017), « Wombs for the Gods », dans J. Draycott and E.-J. Graham (dirs.), *Bodies of Evidence: Ancient Anatomical Votives Past, Present and Future*, London, pp. 112-30.
- Grensemann Herman, (1968), *Hippocratis de octimestri partu*, Berlin.
- (1982), *Hippokratische Gynäkologie Die gynäkologischen Texte des Autors C nach den pseudo-hippokratischen Schriften de mul. I, II und de sterilibus*, Wiesbaden.

- Hankinson Robert, (1991), « Greek medical models of mind », dans Everson Stephen, *Psychology. Companions to ancient thought*: 2, Cambridge, pp. 194-217.
- (2017), « Teleology and Necessity in Greek Embryology », dans *Teleology in the Ancient World. Philosophical and Medical Approaches*, J. Rocca (dir.), Cambridge, New York, pp. 217-241.
- Héritier Françoise, (2002), *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris.
- Hugues Jessica, (2017), *Votive Body Parts in Greek and Roman Religion*, Cambridge.
- Joly Robert, (1960), *Recherches sur le traité pseudo-hippocratique du Régime*, Paris.
- (1970), *Hippocrate. De la Génération. De la nature de l'enfant. Des maladies IV. Du fœtus de huit mois*, Paris.
- (1984), *Hippocrate. Du Régime*, Berlin.
- Jouanna Jacques, (1992), « Le statut du Thauma chez les médecins de la *Collection hippocratique* », dans *Le miracle grec*, A. Thivel (dir.), Nice, pp. 223-236.
- (2006), « Ne pas s'étonner et s'étonner chez Hippocrate et chez Galien », pp. 143-155, dans *L'enseignement de la médecine selon Galien*, J. Boulogne et A. Drizenko (dirs.), Lille.
- (2007), « La théorie de la sensation, de la pensée et de l'âme dans le traité hippocratique du *Régime* : ses rapports avec Empédocle et le *Timée* de Platon », *Aion*, 29, pp. 8-38.
- (2008), « La postérité de l'embryologie d'Hippocrate dans deux traités pseudo-hippocratiques de la médecine tardive : *Sur la Formation de l'homme et sur la génération de l'homme et la semence* », dans *L'Embryon, formation et animation*, L. Brisson et al. (dirs.), Paris, pp. 15-41.
- (2017), *Hippocrate*, Paris, 2017 (éd. de 1992 mise à jour).
- King Helen, (1998), *Hippocrates' Woman. Reading the female body in Ancient Greece*, Londres et New-York.
- Langholf Volker, (1990), *Medical Theories in Hippocrates*, Berlin.
- Longhi Vivien, (2019), *Krisis. Imaginaires de la décision génératrice (épopée, médecine grecque et dialogues de Platon)*, à paraître aux Presses Universitaires du Septentrion en 2019.
- Lonie I. M., (1981), *The Hippocratic treatises On Generation, On The Nature of the Child, Diseases IV*, Berlin.
- Lo Presti Roberto, (2008), *In forma de Senso. L'encefalocentrismo del trattato ippocratico Sulla malattia sacra nel suo contesto epistemologico*, Roma.
- (2014), « Informing Matter and Enmattered Forms: Aristotle and Galen on the 'Power' of the Seed », *British Journal for the History of Philosophy*, 22:5, pp. 929-950.
- Louis Pierre, (1961), Aristote, *De la Génération des animaux*, Paris.

- Morel Pierre-Marie, (1996), *Démocrite et la recherche des causes*, Paris.
- (2007), *De la matière à l'action. Aristote et le problème du vivant*, Paris.
- (2008), « Aristote contre Démocrite sur l'embryon », *L'embryon, Formation et animation*, Brisson, Congourdeau et al. (dirs.), Paris, pp. 43-57.
- Pirenne-Delforge Vinciane, (2008), « Maternité et divinité en Grèce antique : l'exemple de Déméter », dans *La puissance maternelle en Méditerranée. Mythes et représentations*, Arles, pp. 37-54.
- (2010), « Nourricières d'immortalité : Déméter, Héra et autres déesses en pays grec », *Paedagogica Historica*, Vol. 46, n° 6, pp. 685-697.
- Porphyre, (2012), *Sur la manière dont l'embryon reçoit l'âme*, Études d'introduction par M.-H. Congourdeau, L. Brisson, G. Aubry, B. Collette-Dučić, V. Boudon-Millot et T. Dorandi, Texte grec révisé par T. Dorandi, Traduction française par L. Brisson, F. Hudry, B. Collette-Dučić, J. Lacrosse, G. Aubry, E. Bermon, S. Toulouse, M.-H. Congourdeau et S. Roux, Traduction anglaise par M. Chase, Paris.
- Rocca-Serra Guillaume, (1980), *Censorinus. Le Jour natal*, Paris.
- Sebillote-Cuchet Violaine, (2016), « Ces citoyennes qui reconfigurent le politique. Trente ans de travaux sur l'Antiquité grecque », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 43, Citoyennetés, pp. 185-215.
- Sissa Giulia, (1990), « Philosophies du genre. Platon, Aristote et la différence des sexes », dans *Histoire des femmes. L'antiquité*, P. Schmitt Pantel (dir.), Paris, pp. 65-99.
- Totelin Laurence, (2009), *Hippocratic Recipes. Oral and Written Transmission of Pharmacological Knowledge in Fifth and Fourth-Century Greece*, Leiden, Boston.
- (2014), « L'odeur des autres : femmes et odeurs à l'intersection de la pratique hippocratique et de la pratique religieuse », dans Jouanna Jacques et Zink Michel, *Hippocrate et les hippocratismes : médecine, religion, société*, Paris, pp. 83-99.
- Von Staden Heinrich, (1991), « Matière et signification : rituel, sexe et pharmacologie dans le *Corpus hippocratique* », *L'Antiquité classique* 60, pp. 42-61.
- (1992), « Women and Dirt », *Helios* 19, pp. 7-30.